

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10^e)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

DEMASQUONS LES FOURBES

IL FAUDRAIT S'ENTENDRE

Mon article « Démasquons les fourbes » eut le don de me valoir une quantité assez importante d'observations sur la campagne que je commençais en ces colonnes. Et chose curieuse, ces critiques sont unanimes quant à l'esprit qui les motive.

Toutes, même celles adressées par mes correspondants communistes, approuvent la conclusion antiparlementaire que j'ai tirée de l'occupation de la Ruhr.

Mais, pour contre, on me fait les objections suivantes : « C'est très bien, certes, de faire connaître la fausse position prise par le P.C. dans cette affaire ; il est bon et nécessaire de démontrer que l'action électorale est incompatible avec l'action révolutionnaire. Mais pour empêcher l'erreur de l'adoption des communistes ? Pourquoi ne pas se borner à une controverse purement doctrinale ? Est-il indispensable d'appeler « fourbes » les communistes pour leur faire connaître qu'ils ont tort ? »

Je réponds à tous mes correspondants qu'il y a certainement entre nous un malentendu. Il faudrait s'entendre. Quand je dis : « Les communistes sont des fourbes », je n'entends pas accorder ce qualificatif à tous les communistes. Je suis distingué entre le simple adhérent (pour la plupart du temps sincère, mais dont le rôle, dans le Grand Parti des Masses, se borne à payer ses cotisations et à enregistrer les décisions des comités plus ou moins directs) et les leaders.

Quand j'emploie des mots éinglants, ce n'est qu'aux seuls chefs du P.C. que je m'en prends. On me reproche d'employer l'injure ! Je m'inscris en faux contre cette assertion : ce n'est pas injurier que constater simplement la plus saine et la plus évidente des choses, c'est de dire la vérité. Quand je dénonce la fourberie du Parti Communiste, j'ai de solides raisons pour ce faire.

Examinons en bref leurs méthodes, et nous verrons quels sont ceux qui emploient l'insulte.

Quand nous commençons ici — et je me flatte d'avoir été le premier — à dénoncer les fautes du régime bolcheviste ; quand nous bornons notre controverse à la plus stricte discussion doctrinale ; quand nous évitons toutes nos critiques de voir le mouvement révolutionnaire français s'engager dans les mêmes errements, nous sommes bien loin de dire, alors, que, si nous critiquons les méthodes employées en Russie, ce n'est pas pour combattre la révolution russe ; nous sommes bien loin de dire, alors, que c'est à la révolution russe et au gouvernement bolcheviste, et que c'est à l'unique pour empêcher que les mêmes fautes se renouvellent en France que nous les dénonçons.

Il n'est donc pas étonnant que les communistes s'y prennent-ils pour combattre notre argumentation ? Oh ! Ils n'ont pas besoin de s'embarasser d'une casuistique marxiste ! Aux faits précis, aux textes authentiques nous nous en tenons, les disciples de Lénine répondent par un torrent d'injures.

Je sentais que nous ne pouvions pas nous entendre, car ce que nous disions était absolument vrai, les bolchevistes nous traitaient de « petits-bourgeois, contre-révolutionnaires, agents de la réaction », et autres aménités semblables. On pourrait former une brochure d'une bonne cinquantaine de pages avec toutes les épithètes et les noms de Moscou nous accablèrent.

Ils allèrent même jusqu'à nous accuser d'être de même avec les socialistes et syndicalistes de guerre. Si nous pouvions avoir un doute sur la mauvaise foi de nos adversaires de tendance, nous en aurions eu un de plus complet.

Les procédés qu'ils emploient (et qu'ils emploient encore) pour s'assurer la suprématie du mouvement ouvrier sont trop connus pour qu'il me faille les dévoiler ici.

On comprendra donc aisément qu'en affirmant que les gens qui emploient de telles manœuvres sont des fourbes, loin de prêter une injure, nous ne faisons qu'exposer la simple vérité.

A cela d'aucuns m'objecteront : « Vous dénoncez ces fourberies ; mais reconnaissez avec nous qu'il serait plus utile de démasquer la bourgeoisie ! Car les communistes ont, au moins, le principe de la lutte de classes inscrit à leur programme, et les procédés bourgeois sont bien plus antiparlementaires que les leurs. »

La encore, il s'agit de s'entendre. Il est certain qu'en France — et pour le moment — les bourgeois sont davantage nos ennemis que les bolchevistes ; mais cela ne tient qu'à un seul fait : c'est qu'ils n'ont pas le Pouvoir, alors que les autres n'en sont que les aspirants.

Quant au danger, j'estime que les bolchevistes sont plus dangereux que les bourgeois, et cela pour deux raisons : 1^{re} Parce que les bourgeois sont entièrement démasqués en notre pays, et qu'il se trouve plus personne pour croire à leurs boniments républicains, tandis que les bolchevistes abusent de l'auréole (inévitable à toute Révolution) de la Révolution russe, et qu'ils trompent le Peuple sous ce prétexte s'en aperçoit, illusionniste qu'il est par les faux rapports qu'on lui fait sur la situation russe.

2^e Parce que le régime bourgeois est fatalement appelé à disparaître le jour d'une Révolution, et que le régime bolcheviste est celui qui prétend se substituer à l'organisation sociale actuelle. Le bolchevisme, régime futur, est donc plus à craindre que le régime bourgeois, régime mourant.

Il est certain que le Parti Communiste a inscrit dans son programme le principe de la lutte de classes ; mais nous prétendons que son action dément ce principe, puisqu'il n'aspire qu'à remplacer une classe gouvernante par une autre, laissant ainsi subsister la classe opprimée et la classe dominante.

Camarade Secrétaire,

Cordialement,
Les secrétaires de la Commission syndicale :
TOMMASI, GOURDEAUX.

Comment ils subordonnent les Syndicats UN DOCUMENT

Au Congrès du Bâtiment fut révélé de façon irréfutable l'effort systématique accompli par le Parti Communiste pour se subordonner les syndicats au sein même de la C. G. T. U.

Voici le document qui, mis sous les yeux des Congressistes, provoqua l'indignation de tous les délégués vraiment syndicalistes.

Paris le 28 juin 1923.

PARTI COMMUNISTE
(S.F.I.C.)
120, rue Lafayette
Paris (10^e)

Circulaire Syndicale
N° 3

Veillez avoir l'obligeance de nous faire connaître à l'occasion du Congrès de la Fédération du Bâtiment, qui doit se tenir à Paris du 4 au 7 juillet, combien de syndicats de votre département ont désigné des délégués membres du parti.

Nous comptons sur vous pour inviter les délégués communistes à passer 120, rue Lafayette.

Les gars du Bâtiment ont apprécié, en prenant toutes leurs mesures de défense.

Les syndicats des autres corporations, tous les ouvriers soucieux de l'émancipation du prolétariat ne manqueront pas bientôt d'imiter leurs copains de la Bâtisse, quand ils auront eu connaissance de tels faits. Malgré toutes leurs ruses, les politiciens sont démasqués.

Autour d'un Congrès

Le Bâtiment contre le Fonctionnarisme

Le Congrès de la Fédération du Bâtiment s'est, comme il fallait s'y attendre, après son vote concernant la proposition de la C. G. T. U., pour prendre la parole au Congrès, ne put réussir à se faire entendre, et cela parce qu'il voulait prendre un ton agressif pour la majorité.

En effet, avant le discours du secrétaire confédéral, le Congrès, sur la proposition de Lecoq, avait décidé que la question de l'orientation syndicale ne devait pas être remise sur le tapis par le délégué de la C. G. T. U. Mais, passant outre à cette décision, Monmousseau crut habile d'entourer son dada favori : La Révolution russe.

Il se fit copieusement conspuer et dut quitter la tribune. Il est à souhaiter que cela lui donne à réfléchir. Mais l'Humanité nous apprend que l'enfant terrible veut continuer ses efforts.

De l'ensemble de ce Congrès, je garde une meilleure impression ; il y a, dans le syndicalisme, des hommes qui savent sur leurs idées et non d'autres hommes. C'est ce qu'on fait la majorité des délégués à ce Congrès du bâtiment. Anarchistes, nous ne pouvons que nous en réjouir, la pensée que se fortifie ainsi le syndicalisme révolutionnaire et antifonctionnariste !

FERANDEL.

Voir, en 3^e page, le compte rendu des 2^e et 3^e journées du Congrès du Bâtiment.

La Presse Bourgeoise et la Presse Anarchiste

Voilà un sujet d'actualité. Voulez-vous le traiter avec nous avec la gravité qu'il comporte ?

Si les libertaires, les anarchistes qui signent, les sincères partisans de l'émancipation des peuples, sont capables de fonder un quotidien après avoir fait connaître classiquement leur idéal dans les hautes, les bourgeois, les villages et les villes de France, allons-y hardiment !

Pour que notre quotidien soit né et vive sans disparaître au bout de quelques mois, il lui faudrait d'ores et déjà la clientèle, celle, étendue, qu'il faut dans le prolétariat rural et urbain. Quels sont les journaux préférés de ces millions de lecteurs, sur lesquels nous comptons, nous, propagandistes de la liberté ?

Les journaux de ces lecteurs sont : le Petit Journal, le Petit Parisien, la Petite Girondine, la France du Sud-Ouest, le Matin, l'Echo de Paris et les feuilles de sport.

Tant que les innombrables acheteurs de ces journaux de désagrégation humaine, de déliquescence sociale, s'abreuvent aux sources impures de la presse bourgeoise, notre quotidien ne verra pas la lumière.

Personnellement, depuis longtemps, je rêve l'extension, le développement de la presse anarchiste, afin de combattre avec vigueur la malfébrile influence de la presse ennemie. Quelques hebdomadaires, c'est peu, malgré l'utilité et la beauté de leur rôle. Ah ! un quotidien, quel levier pour soulever le monde du travail !

André Colomer a repris heureusement l'idée d'un quotidien à opposer aux terribles bourreaux de crânes de la bourgeoisie. Etudions cette idée, creusons-la, analysons cette pensée avec la ferme intention de la réaliser au plus tôt, car notre presse est rare, trop rare, hélas !

En Amérique, en Espagne, en Italie, il y avait un ou deux quotidiens, si je ne me trompe ; on y publiait de nombreux hebdomadaires, bien rédigés, de substantielles revues. Ces hebdomadaires, ces revues, pleins de feu et de vérité, sont d'admirables outils de défrichement intellectuel.

Les anarchistes de France, s'ils coordinaient leurs efforts, sortiraient de leur tour d'ivoire, se mélangeraient davantage aux travailleurs, les anti-autoritaires lanceraient bientôt leur quotidien.

Que les camarades y songent avec profit et célérité. C'est mon vœu le plus cher.

Antoine ANTIGNAC.

Quatorze Juillet

Il y a cent trente-quatre ans, les hommes du peuple, artisans et ouvriers, descendant des faubourgs où le pain manquait, trouvèrent tout naturellement le chemin de la prison où l'Etat gardait à sa merci et dans le silence les individus qui ne savaient pas, dans le royaume, abdiquer la pensée personnelle.

Le 14 juillet 1789, des prolétaires affamés allèrent libérer les êtres de conscience libre. Une prison fut envahie, ses murs furent détruits. La Bastille fut rasée.

Voilà l'œuvre du peuple. Là réside et s'exprime le bon sens libertaire des hommes, de ceux qui se lèvent et s'élèvent contre les institutions coercitives. Sans théorie et sans considérations d'ordre sociologique les hommes se précipitent pour s'emparer du pain et briser les chaînes. C'est le cri impulsif de l'être vivant, ce sont les premiers gestes de l'émancipation, c'est la marche naturelle du progrès contre toute restriction amoindrisseuse pour l'individu ; c'est l'affirmation violente, féroce même, mais toujours saine du principe créateur : bien-être et liberté.

« Au nom de quoi ? », demandent les politiciens de tout acabit, les fabricants de systèmes, les niveleurs de genre humain, les édificateurs de barrières sociales, les spécialistes en organisation, les législateurs, les pions de toutes, les hommes d'ordre dans toutes les Varsoviées de l'histoire...

« Au nom de quoi ? » Les mères qui entraînaient leurs gosses piaillant sur la route de Versailles savaient bien ce qu'elles allaient prendre par-dessus le corps de cet imbécile de Louis XVI : elles voulaient de la farine pour faire le pain qui leur était dû. Elles se moquaient bien de toute politique — et aucune constitution ne les préoccupait.

« Au nom de quoi les hommes du faubourg, s'étant emparés d'armes de circonstance, brisèrent-ils les portes de la Bastille ?... Etaient-ils des disciples de l'Encyclopédie, des convaincus de l'Esprit des Lois, des partisans du code républicain, de systématiques théoriciens d'un droit démocratique, les soldats du Peuple Souverain par le pouvoir législatif ? »

Non, non, mille fois non ! Tous ces hommes de métiers n'étaient pas des hommes de partis. Ils n'avaient pas pris les armes pour la conquête d'un pouvoir. Tout simplement ils savaient que, derrière ces murs, par la volonté autoritaire d'un gouvernement, agonisaient les consciences. Ils avaient éprouvé eux-mêmes la douleur de ne pas pouvoir s'exprimer librement et leur leur enthousiasme allait vers ceux qui avaient osé se dire sans crainte à la face des puissants — toute leur main violente explosait à la face des oppresseurs. Ils renversèrent la vieille prison et dansèrent de joie avec les libérés autour de ses ruines fumantes.

En ce 14 juillet 1923, le peuple va danser dans les rues de la Grand-Ville. Il y aura de multiples estrades aux carrefours et des musiciens, parmi les girandoles et les lanternes de papier coloré, feront vibrer cuivres et violons pour la joie des couples enlacés. Partout l'on perpétuera la danse joyeuse des révoltes du 14 juillet 1789.

Il y aura des bals populaires dans tous les faubourgs, il y en aura sur la rive gauche, place Denfert-Rochereau, tout près de la prison de la Santé et nos camarades du quartier politique pourront goûter l'ironie amère des bruits joyeux.

Rue de la Roquette on dansera pour que les gosses emprisonnés n'ignorent pas qu'ils sont, nous sous un régime d'Egalité et de Fraternité — eux qui paient d'années de prison la gloire d'être les héritiers de Garibaldi et l'honneur d'être des fils de travailleurs.

Sur le boulevard Raspail défilera — hélas ! — une de ces troupes militaires contre lesquelles se dressèrent, l'an passé, courageusement Madeleine et Henri Ferré. Et de leurs cellules étroites les détenus du Cherche-Midi ne se doutent jamais que ces bruits, inharmonieusement annonciateurs de tueries guerrières, sont émis par des brutes esclaves pour célébrer l'anniversaire d'un acte de révolte !

Enfin ce sera dans ce quartier de travail et de prostitution où moisit la prison de Saint-Lazare, tout en haut du faubourg Saint-Denis, sur le pavé du boulevard de Strasbourg que les musiques se feront plus bruyantes et plus tardives, au rythme moderne des jazz-band et des one-step pour faire savoir à Germaine Berton que « nous sommes encore en République » — n'est-ce pas ? — et que la « Guinée » n'a pas encore été étranglée par ces Messieurs du Roi !

Nostalgie, tristesse, écoeurement des prisonniers qui perçoivent, au petit jour, encore, ces rumeurs de fête républicaine !

Ignominie populacière dans l'inconscience alcoolique, triomphe de la

Bête ; sur le pavois, tous les assassins de la guerre, tous ceux qui se firent les bourreaux de la conscience individuelle ; autour des prisons que peuplent les hommes de liberté une foule titubante de vinasse et de musique frelatée. Voilà le résultat de plus d'un siècle de démocratie.

Vive la République ! Monsieur Poincaré est le digne héritier des Conventionnels de 1792, de ceux qui remplacèrent la Bastille par ces Maisons d'Arrêt qui étaient au-dessus de leurs portes la formule magique : « Liberté, Egalité, Fraternité ». M. Poincaré est le digne prédécesseur des Bolcheviks d'aujourd'hui qui mettent en prison les prolétaires eux-mêmes au nom de la toute-puissance du Proletariat.

Quatorze juillet... l'été de la Politique et des Politiciens. Quatorze juillet tricolore auquel se rallient les serviteurs du drapeau blanc fleurdelysé. Quatorze juillet que revendiqueront demain, quand ils se seront emparés du pouvoir, les communistes autoritaires.

Quatorze juillet orné de tous les drapeaux de l'Etat — alcool, danses et grands mots — Quatorze juillet symbole de l'éternelle duperie des peuples que l'on grise d'idéal afin de mieux les exploiter — ô Quatorze Juillet, fête d'un jour des esclaves de toujours, fête de la Liberté au pays des prisons, les libertaires te relient, les anarchistes te bafoient.

Et pour célébrer la destruction de la Bastille ils convient les descendants des révoltés de 1789 à anéantir les prisons, toutes les prisons — quels que soient les prétextes idéaux de leur éducation.

Aucune amnistie ne pourra jamais nous satisfaire complètement. Tant qu'il y aura un gouvernement au pouvoir, des individus se révolteront contre ses lois et souffriront dans les prisons. Tant qu'il y aura des êtres humains victimes d'une autorité quelconque, il y aura des anarchistes pour s'insurger contre la force publique.

Abolissez l'Etat et les prisons s'effondrent. Alors seulement vous pourrez songer à fêter la Liberté. Mais ce sera une fête sans date fixe, une fête que personne ne décrètera, une fête sans drapeaux et sans défilés militaires. Ce sera la vraie fête vivante, la grande fête de la vie harmonieusement vécue par chacun chaque jour.

André COLOMER.

Pour nos Papillons

Faisons vite, les Amis

Toutes nos listes de souscriptions — exactement 2.100 — ont été expédiées aux militants de notre connaissance susceptibles de les faire circuler et remplir.

A ce jour il nous est parvenu près de deux mille francs de commandes et de souscriptions. C'est loin du compte mais nous ne sommes tout de même pas mécontents du résultat. Les listes de souscriptions n'ont pu encore faire leur effet et nous être retournées. C'est dès ce moment qu'il faut donner leur plein et nous parvenir en masse, il le faut, camarades. En conséquence nous demandons aux détenteurs de ces listes de faire l'effort de propagande que nous attendons d'eux et de nous les renvoyer tout de suite. Il faut que dans quinze jours plus une de ces listes ne soit dehors et qu'avant la fin du mois le trésorier de l'Union Anarchiste puisse opérer un relevé précis des comptes.

En faveur des emprisonnés, faites donc les uns et les autres avant cette date ce que nous vous demandons. Prenez les dispositions indispensables pour que nos deux millions de papillons gommés et PERFORES portent à la connaissance du grand public la question de l'amnistie.

En faveur des emprisonnés, faites donc les uns et les autres avant cette date ce que nous vous demandons. Prenez les dispositions indispensables pour que nos deux millions de papillons gommés et PERFORES portent à la connaissance du grand public la question de l'amnistie.

Cottin est en butte de nouveau aux vexations et à l'arbitraire de la garde-chiourme de Melun. Il tient le coup malgré tout et nous le fait savoir en nous remerciant de notre « dévouement » envers lui.

Pauvre cher Cottin ! C'est nous qui le remercions de son dévouement envers notre cause et c'est l'Anarchie qui est son obligée.

Sonnez à lui, camarades et dans quinze jours nos deux millions de papillons seront épuisés.

Alors nous envisagerons autre chose pour nos emmurés. Car, coûte que coûte, il faut amener l'opinion à s'intéresser à eux et à exiger avec nous leur libération.

Adressez argent et commandes à Ferandel, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10).

1.000 papillons 3 fr. 75
plus 0 fr. 60 de port.

2.500 papillons 9 fr. 35
plus 1 fr. 50 de port.

5.000 papillons 18 fr. 70
plus 3 fr. de port.

10.000 papillons 37 fr. 40
plus 6 fr. de port.

